

« Isabelle Eberhardt : le jeu très sérieux du masculin/féminin » dans *Frontières des genres*, Le Manscrit.com, 2006.

## Isabelle Eberhardt ou le jeu très sérieux du masculin/féminin

« Où est la Thébaïde lointaine où l'imbécillité des gens ne me retrouverait plus et où, aussi, mes sens ne me troubleraient plus ? »

*Journaliers*, Alger, le 25 décembre 1902, p.245

Quand on prononce le nom d'Isabelle Eberhardt, l'image qui vient immédiatement à l'esprit est celle de l'apparence masculine « arabe » qui fut la sienne durant sa courte vie. Comment ne pas être tentée de la cerner dans cet ouvrage qui s'intéresse à la frontière des genres et à une certaine porosité entre le féminin et le masculin ? Cette image n'est pas négligeable et nous le verrons en suivant quelques éléments biographiques mais elle s'est véritablement transformée en « cliché » au mauvais sens du terme faisant écran à sa quête. Aussi, l'examen de son écriture est une autre étape, beaucoup plus essentielle, car du domaine de la création ; encore que, se créer une image de cavalier arabe ou de jeune taleb avec une telle systématisme relève aussi de la création au sens fort du terme.

Présentant *Journaliers*, ses éditeurs précisent qu'ils sont « une plongée dans un quotidien insolite qui révèle comment se vivait une femme, une aventurière habillée en homme »<sup>1</sup>.

Le début du « Premier journalier » commence ainsi et indiquera que cet « habillement » est conjointement un « habillage » de l'énonciation :

« Cagliari, le 1<sup>er</sup> janvier 1900.

Je suis seul, assis en face de l'immensité grise de la mer murmurante... Je suis *seul*... seul comme je l'ai toujours été partout, comme je le serai toujours à travers le grand Univers charmeur et décevant, *seul*, avec, derrière moi, tout un monde d'espérances déçues, d'illusions mortes et de souvenirs de jour en jour plus lointains, devenus presque irréels.

Je suis seul, et je rêve... » (p.9)

On voit ainsi comment plus que la tenue de cavalier arabe – elle n'est ni la première ni la dernière à s'habiller en homme et pour vivre ce qu'elle voulait vivre, c'était tout de même plus pratique....-, la volonté de s'écrire au masculin, fréquente mais non systématique, ouvre des questions passionnantes sur sa position existentielle, sociale et religieuse. Femme, oui mais femme masquée en homme, pour quelle raison ? Est-ce un refus de sa féminité, refus d'un certain statut des femmes, dans sa culture d'origine et dans sa culture d'élection ?

Pour mener à bien notre étude, nous puiserons dans différents textes de l'écrivaine et particulièrement *Journaliers*, *Au pays des sables* et *Sud Oranais* mais sans s'interdire le recours aux nouvelles ou à *Trimardeur*, le roman laissé inachevé.<sup>2</sup>

### *Court rappel biographique et dates significatives*

Le 17 février 1877, naît à Genève Isabelle, Wilhelmine, Marie Eberhardt, fille naturelle de Nathalie, Charlotte, Dorothee Moerder née Eberhardt, veuve de Carlowitch de Moerder. Nathalie a quitté la Russie et s'est installée dans cette ville avec trois enfants : Nicolas, Olga, Wladimir en 1872 où elle donne naissance au quatrième enfant, Augustin qui sera le frère bien-aimé d'Isabelle. Leur précepteur, Alexandre Trophimowsky (ex-pape de l'église

orthodoxe) est venu rejoindre Nathalie en exil. L'acte de naissance d'Isabelle ne porte pas mention de père.

L'enfance et l'adolescence d'Isabelle se passent à la « Villa neuve » : ses *Journaliers* en donnent des échos favorables. Elle appartient à cette petite communauté marginale et lorsqu'elle en sort, c'est pour se mêler aux milieux immigrés, Genève étant alors l'asile des réfugiés politiques de l'Europe et des jeunes Turcs, chassés de leur pays par des pouvoirs autocratiques islamiques. Son éducation a été originale par rapport aux canons de l'époque puisqu'elle a reçu une éducation libertaire, Trophimowsky étant un disciple de Bakounine. Comme l'écrit Simone Rezzoug :

« Isabelle Eberhardt fut élevée dans ce contexte. L'ignorer, c'est risquer un contresens sur les idées qu'elle affiche dans son œuvre, sa haine de la civilisation, ses proclamations d'indépendance. Conformément aux idées anarchistes de l'époque, elle fut élevée par son « père » « comme un garçon », aucune distinction ne devant être faite entre les sexes selon les préceptes libertaires. Il lui apprend à scier du bois, à monter à cheval ; il lui enseigne le russe, l'allemand, le latin et lui fait donner des cours d'arabe. Cette conception de l'éducation est conforme aux impératifs libertaires : les anarchistes ont été très tôt passionnés par les problèmes de l'enseignement et de la transmission d'une morale toute humaine se fondant « sur le mépris de l'autorité et sur le respect de la liberté et de l'humanité (Bakounine) »<sup>3</sup>

En mai 1897, Isabelle et sa mère s'installent à Bône (actuelle Annaba). Celle-ci meurt le 28 novembre 1897 et est enterrée sous le nom de Fatma Mannoubia. Le 15 mai 1899 Alexandre Trophimowsky meurt à son tour.

C'est le 4 août 1900 qu'Isabelle Eberhardt arrive El Oued qu'elle avait déjà visitée quelques mois auparavant. Très vite, elle y rencontre Slimène Ehnni, maréchal des logis des spahis. Cette même année 1900, elle a sans doute été initiée à la confrérie des Qadriya. C'est une période particulièrement riche de sa vie mais qui est interrompue par l'attentat dont elle est l'objet : le 29 janvier 1901, elle est blessée à Behima par un membre de la confrérie des Tidjania de Guémar, elle échappe de peu à la mort et est hospitalisée à El Oued. Le 25 février 1901, elle quitte El Oued pour s'installer à Batna où Slimène a été muté.

Le 4 juin 1901, elle assiste au procès de son agresseur à Constantine. Le 18 juin, on lui signifie un arrêté d'expulsion, en tant que sujet russe. Le 20 juin, elle quitte l'Algérie et se retrouve à Marseille où Slimène la rejoint le 28 août. Ils se marient le 17 Octobre 1901.

Le 15 janvier 1902, elle arrive à Bône. Elle se rend à Alger où elle fait la connaissance des Barrucand. Fin juin-début juillet, elle visite la zaouïa d'El Hamel à Bou Saâda où elle rencontre Lalla Zeyneb, maraboute de la confrérie des Rahmanyia qu'elle reverra une seconde fois et pour qui elle a une grande admiration.

Le 7 juillet, elle s'installe à Ténès où Slimane a été nommé Khodja à la Commune mixte. Elle y fait la connaissance de Robert Randau<sup>4</sup>. Elle fait de fréquents voyages à Alger car l'atmosphère de Ténès lui pèse quand elle n'est pas de sortie dans les douars et les tribus. En avril 1903, elle est accusée par *L'Union Républicaine* de commettre des exactions dans les douars et de la propagande anti-française. Slimène Ehnni est contraint de démissionner.

En septembre 1903, elle part comme reporter de guerre dans le Sud Oranais pour *La Dépêche Algérienne*, sollicitée par Victor Barrucand et *L'Akhbar*.

C'est en octobre 1903 qu'elle fait la connaissance de Lyautey. Elle passe l'hiver à Figuig.

En mai 1904, elle part pour le sud-ouest et passe l'été à Aïn Sefra, Colomb Béchar et à la zaouïa de Kenadsa. Mais à la fin de l'été, malade, elle renonce à partir plus au Sud et rentre à Aïn Sefra où elle est hospitalisée.

Le 21 octobre 1904, elle sort de l'hôpital et rejoint Slimène dans une maison qu'elle a louée au bord de l'oued. Mais une crue subite l'ensevelit sous les décombres ; Slimène parvient à s'enfuir. Le corps d'Isabelle est retrouvé deux jours plus tard et est enterré au

cimetière musulman. Près du corps, dans la maison, est retrouvé un sac contenant des manuscrits plus ou moins endommagés par la boue qui sont confiés à Victor Barrucand.

Les voyages d'Isabelle Eberhardt en Algérie et ou en Tunisie, de 1997 à 2004, ont été au nombre de cinq. Ils ont tous un profil différent. Le premier, avec sa mère, la familiarise avec le pays ; elle y vit dans les quartiers musulmans d'une vie citadine totalement atypique pour l'époque. Le second séjour est plutôt une quête à la recherche de quelque chose qu'elle ne nomme pas encore, alors qu'elle doit faire le double deuil de sa mère et de « Vava » (Trophimowsky). Le troisième est celui de sa réalisation, comme amante, découvrant avec Slimène un amour qui la comble, comme adepte d'une confrérie, commençant une initiation à une spiritualité qui lui convient et sur laquelle elle sera toujours très discrète et comme résidente du pays en conformité avec la vie de suffisance et de nomadisme qu'elle veut sienne. Il n'est interrompu qu'à cause de l'attentat et du procès et, sans l'attentat et son expulsion, on peut penser qu'il marquait l'installation d'Isabelle Eberhardt dans le pays. Le quatrième séjour, de quinze jours, le plus bref et le plus désespérant, est celui du procès qui précède l'expulsion d'Algérie puisqu'elle est sujet russe. Enfin, le cinquième séjour est celui de son installation définitive en Algérie où elle a pu revenir après son mariage avec Slimène Ehnni, français ; ses déplacements sont assez nombreux et la jeune femme trouve progressivement et avec de plus en plus de certitude son lieu, son mode de vie, sa spiritualité et la nécessité de l'écriture, tant littéraire que journalistique.<sup>5</sup>

Une certitude remarquable pour cette jeune femme de 26 ans : c'est le caractère éphémère des circonstances de sa vie, après une simple répétition. Ainsi à El-Hamel, le 29 janvier 1903, elle note dans son journal :

« Il semblerait que, dans ma vie, je ne vais que *deux fois* dans chaque endroit : Tunis, le Sahel, Genève, Paris, le Souf... Qui sait si ce n'est pas mon dernier voyage à Bou-Saada ? » (p.258)

Tous ces déplacements, elle les fait habillée (et non déguisée) en homme, en cavalier arabe. Au début, elle avait adopté une tenue masculine citadine tunisienne puis très vite, elle adopta l'habillement du grand sud. Cette apparence qui lui a permis d'aller partout où elle le voulait, lui valut beaucoup d'attaques et de médisances dans le milieu colonial.

Le séjour à Ténès où elle dû essuyer une campagne de dénigrement et de harcèlement particulièrement féroce, a laissé un document qu'il faut citer en son intégralité pour comprendre quelle haine pouvait susciter ce « jeu » sur les marques sexuées.

Un rédacteur de *L'Union Républicaine*, journal à la solde du clan qui avait décidé de la campagne contre Isabelle Eberhardt et d'autres de ses amis au moment d'une élection, en mai 1903, écrit :

« Une dame masquée. Un aimable échantillon du sexe auquel nous devons la Belle Fatma et Louise Michel a daigné, d'une plume légère, effleurer dans *Le Turco*, *L'Union Républicaine*.

Cette douce créature prétend constater que nous n'avons pas répondu à une lettre de sa blanche main à notre adresse, et nous fournit, en vingt lignes, cent sujets de gaieté.

Elle signe madame Mahmoud Saadi, rue d'Orléansville, Ténès, s'adjoint comme renfort, une demoiselle Eberhardt.

Or, nous avons été mis, par épître recommandée – oui, ma chère -, en demeure de fournir des explications à une dame Ehnni, villa Bellevue, Mustapha, prise en tant que rédactrice – en réalité directrice de *L'Akhbar*.

Quel lien de parenté unit madame Mahmoud, du *Turco*, madame Ehnni, de *L'Akhbar*, mademoiselle Eberhardt, de *La Dépêche* ?... Y a-t-il là une réédition du mystère de la Sainte Trinité ? Et lorsqu'une madame Ehnni nous écrit de Mustapha, que devons-nous à madame Mahmoud, de Ténès ?

Nous avons souvent rencontré dans les bureaux de l'imprimerie Zamith, la cigarette aux lèvres, un jeune indigène, imberbe, au front rasé, portant un manteau noir fièrement relevé sur l'épaule et faisant sonner de

superbes bottes rouges (il s'appelle Mahmoud, nous déclara M. Barrucand, au début de *L'Akhbar*. C'est mon domestique).

Ce domestique est-il un collaborateur, ce jeune homme est-il une femme, est-ce une demoiselle ou une dame, cette dame s'appelle-t-elle madame Mahmoud ou madame Ehnni ? Habite-t-elle Orléansville ou Mustapha ? Cruelle, ô très cruelle énigme !

Comme il n'est pas d'usage de confier à la poste des lettres à la suscription ainsi libellée : Monsieur X..., mademoiselle Y..., ou madame Z..., quelque part ! nous rendrons raison au sphinx qui nous occupe dès qu'il nous aura appris son adresse véritable, son sexe, son nom légal.

Entre Mahmoud, Ehnni et Eberhardt, entre un homme et une femme, entre une dame et une demoiselle, entre Ténès et Mustapha, il y a vraiment trop de différence et de distance pour nous contenter d'« à peu près ».<sup>6</sup>

Aujourd'hui où l'on connaît bien les différents pseudonymes de l'écrivaine et le nom qu'elle s'était donné dans sa vie algérienne et que ceux qui la côtoyaient lui donnaient volontiers, on mesure, par un tel article, le degré de violence et de malveillance qu'elle pouvait soulever et comment, pour l'attaquer, on s'en prenait à cette oscillation intolérable entre le masculin et le féminin.

Parfois, au contraire, cette apparence masculine intriguait, fascinait. Robert Randau rapporte les souvenirs de Fernand Carayol, fonctionnaire à la Commune mixte et qui se souvenait très bien de l'arrivée du couple à Ténès, le soir du 7 juillet 1902 :

« Mon interlocuteur avait gardé dans sa mémoire le spectacle de l'arrivée en 1902, un soir, de la jeune Russe, à l'Hôtel des Arts, dont il était l'un des pensionnaires. Elle descendit de la diligence à cinq chevaux, qui reliait chaque jour Orléansville à Ténès. Vers 19 heures, il se trouvait à table avec ses commensaux (...) quand un couple d'indigènes proprement vêtu traversa la salle. Quelqu'un remarqua, en voyant que l'un de ces voyageurs était imberbe et avait les mains fines : « Tiens, on dirait une femme ». Et la bonne qui servait murmura : « Oui, c'est une femme, mais elle s'est inscrite au bureau sous le nom de Si Mahmoud ». Ils apprirent de la sorte qu'elle était l'héroïne de ce drame du Sud Algérien dont ils avaient lu naguère les péripéties dans les quotidiens ».<sup>7</sup>

En avril 1903, des journalistes furent invités à une réception lors de la visite du Président de la République Loubet en Algérie. Avec Barrucand, Isabelle Eberhardt fut parmi les convives :

« Sa présence parmi ceux-ci, dans son élégant costume de cavalier arabe, suscita un vif mouvement de curiosité chez les reporters qui l'entouraient ; ils l'accablaient de questions dont la plupart étaient saugrenues. Elle souhaita de mettre fin aux légendes épiques imaginées déjà par les publicistes eux-mêmes, ardents à informer le lecteur ébaubi de l'existence à Alger d'un confrère musulman appartenant au beau sexe et vêtu en indigène. Elle refusa d'être considérée en héroïne de roman-feuilleton, échappée à une tentative d'assassinat dans un désert perfide ; elle rédigea une lettre-notice sur sa vie et ses aventures, document qui fut inséré dans *La Petite Gironde* du 23 avril 1903 ».<sup>8</sup>

Dernier portrait cité, cette fois par elle-même, dans une lettre à son frère Augustin, en 1900 :

« D'ici quelques jours, mon cheikh, Si Mohammed El Hachemi, frère du Naïb, et l'esprit le plus prodigieux que j'aie jamais rencontré, sera à Touggourt. Nous irons l'y chercher, Slimène et moi. La poudre parlera, au jour de l'arrivée du grand marabout et les chevaux galoperont dans la plaine de Tèksébet, sous El Oued ! Parmi les cavaliers, tu en verras un, monté sur un fougueux petit alezan doré... Le cavalier, vêtu de gandouras et de burnous blancs, d'un haut turban blanc à voile, portant à son cou le chapelet noir des Kadria, la main droite bandée avec un mouchoir rouge pour mieux tenir les brides, ce sera Mahmoud Saadi, fils adoptif du grand Cheikh blanc, fils de Sidi Brahim ».<sup>9</sup>

C'est enfin son mari qui « décodera », de la manière la plus simple, ce jeu sur les identités de genres. Il vient se présenter à R. Randau en sa qualité de Khodja de la Commune Mixte, nouvellement nommé et présente ainsi Isabelle : « Je vous présente Si Mahmoud Saadi (...) C'est là son nom de guerre ; en réalité il s'agit de Mme. Ehnni, ma femme ».<sup>10</sup>

## *S'habiller autrement pour vivre : le prix d'une liberté*

Isabelle est à Alger, le 23 juillet 1900 et note dans son « Journalier » :

« Après une station très courte avec Eugène dans ma chambre, lui parti, je suis allé, seul, à la découverte. Mais mon chapeau me gênait, me retranchant de la vie musulmane.

Alors, je suis rentré, et, ayant mis mon *fez*, je suis ressorti et je suis allé, avec Ahmed, le domestique, d'abord à la *djemaâ el-Kebira*... (...) Salué l'*oukil* de la mosquée (...) Soupe chez El-Hadj-Mohammed, au coin de la rue Jénina. Là, ressenti *intensément* la joie du retour, la joie d'être de nouveau là, sur cette terre d'Afrique à laquelle m'attachent non seulement les meilleurs souvenirs de ma vie, mais encore cette attirance singulière, ressentie avant de l'avoir vue, jadis, à la *Villa* monotone.

J'étais heureux, là, à cette table de gargote... Indéfinissable sensation, irressentie où que ce soit ailleurs qu'en Afrique » (pp.54-55)

Il est bien évident qu'en costume européen et plus encore en costume féminin, I. Eberhardt n'aurait pu faire ce qu'elle nous décrit là et qui lui est indispensable.

Son second long reportage, *Sud Oranais*, dont le manuscrit a été retrouvé dans la boue de l'inondation d'Aïn Sefra où elle a trouvé la mort en octobre 1904, souligne aussi combien l'allure masculine protège et permet de vivre comme on entend vivre. Isabelle Eberhardt est à Perrégaux et attend son second train pour le Sud :

« Le soir, j'allais m'étendre sur une natte, devant un café maure (...) je goûtais la volupté profonde de la vie errante, la joie d'être seule, inconnue sous le burnous et le turban musulmans, et de regarder en paix le jour finir en des lueurs rouges sur la simplicité des choses, dans ce village où rien ne me retenait, et que j'allais quitter à la tombée de la nuit » (p.12).

Plus encore que dans *Au pays des sables*, le contrat qui lit I. Eberhardt à son journal et à ses lecteurs et la connaissance qu'ils ont de son « originalité » sont sensibles. Aussi, les passages où elle se confie sont, en règle générale au féminin [combien de fois, ne trouve-t-on pas : « j'étais assise... j'étais seule... », p.88 ou « j'étais accoudée au petit mur... », pp.115] alors que, lorsqu'elle se met en scène, c'est au masculin ou pour souligner l'ambiguïté qu'elle provoque chez ceux qui ne sont pas au courant.

Ainsi, lorsqu'elle arrive à Hadjerath M'guil, elle se dirige vers « un bédouin très brun, d'un beau type arabe des Hauts-Plateaux » :

« Malgré ses voiles blancs, je reconnais aisément en lui un soldat, spahi en civil ou *mokhazni*.

C'est à lui que je m'adresse, car il m'inspire confiance. Je lui conte une histoire pour lui expliquer mon identité et ma présence, et nous devenons aussitôt camarades avec la bonne sociabilité simple des musulmans (...)

- Si tu veux, viens avec moi (...) puis nous irons coucher à Oued Dermel (...) et nous reviendrons ici pour le train du Sud.

(...) A la redoute, une scène comique se passe.

Le chef de poste, un capitaine de la Légion, me regarde, stupéfait. Il ne comprend pas du tout le rapport qu'il peut y avoir entre ma carte de femme journaliste et le tout jeune Arabe qui la lui tend. Nous finissons cependant par nous expliquer

(...) Taïeb [c'est le *mokhazni*], qui croit fermement à la réalité de Si Mahmoud le Constantinois (...) » (pp.23-24)

On la voit ainsi passer très aisément de sa qualité de « reporter de guerre » peu sensible si ce n'est dans sa connaissance des troupes coloniales, à celle, essentielle, de « reporter du Sud » dont le pouvoir de pénétration est accru grâce à son statut de musulman. Lorsqu'elle rend compte de sa visite à un marabout de la région où aucun officier n'est rentré, aucun chrétien, elle précise : « Moi, musulmane, on m'y mène, car Sidi Slimane est le grand

guérisseur des malades » (p.39). Cela donne évidemment un très beau « papier » inédit de journaliste.

Cette ambivalence féminin/masculin parcourt l'ensemble de *Sud Oranais*. Elle se campe au milieu des hommes car ils la prennent pour l'un d'eux ; ainsi, aucun doute sur le côté de la tente où elle dort ni au sens qu'il faut entendre pour l'adverbe « fraternellement » :

« Il fait chaud, sous la tente, dans l'entassement des hommes à demi couchés, accoudés sur les genoux ou sur l'épaule du voisin, fraternellement.

Dans l'autre moitié de la tente, derrière les tentures aux somptueux reflets de laine pourpre, ce sont des frôlements de femmes et des chuchotements qui intriguent vivement mon compagnon. Pourtant, il s'efforce de rester impassible et de ne rien remarquer de ce qui révèle le voisinage des femmes » (p.28).

Dans un texte suivant, « Les Marabouts », après avoir décrit et suggéré l'ambiance entre fumeurs de kif où elle s'intègre au « nous », elle se lance dans une de ses grandes envolées lyriques, à nouveau au masculin car ce qu'elle revendique, elle n'a pu le vivre qu'avec le masque de l'autre sexe :

« Ô volupté des logis de hasard où, insouciant, seul, ignoré de tous, on s'hallucine ! Ombre amie des ports provisoires, des haltes longues sur la route ensoleillée du vagabond libre ! Douceur infinie des rêves quintessenciés, dans les abîmes de silence, aux pays d'Islam ! » (p.47).

Le dernier soir qu'elle passe avec les spahis, soir de ramadhan, ils lui demandent avec insistance de rester :

« - Si Mahmoud, disaient-ils, reste parmi nous. Nous nous sommes habitués à toi ; nous sommes tes frères à présent, et nous te regretterons si tu pars, parce que tu es un brave garçon, parce que tu as mangé le pain et le sel et que tu es monté à cheval avec nous.

Ils savaient bien, par tant d'indiscrétions européennes, que Si Mahmoud était une femme. Mais, avec la belle discrétion arabe, ils se disaient que cela ne les regardait pas, qu'il eût été malséant d'y faire allusion, et ils continuaient à me traiter comme aux premiers jours, en camarade lettré et un peu supérieur » (p.116).

La seconde partie de *Sud Oranais* est plus tardive et porte sur le printemps et l'été 1904 qu'I. Eberhardt y a passé, d'Aïn Sefra à Kenadsa. Les notations personnelles sont masculines : « j'étais heureux (...) joyeux » ; souvent malicieuses, comme lorsqu'elle rapporte ces propos de légionnaires : « Il est girond, le petit spahi... » (p.160)<sup>11</sup>

Lors de sa retraite à la zaouïa de Kenadsa, l'ambivalence est vitale pour son projet et sa restitution littéraire, en apparence toute masculine, en confiance, féminine :

« Mon guide leur répète ce que Kaddour ou Barka lui a dit que je suis Si Mahmoud ould Ali, jeune lettré tunisien qui voyage de zaouïa en zaouïa pour s'instruire » (p.177).

Après son acceptation, elle se confie : « je suis seule » (p.180) mais dans tous les rapports avec les autres, elle est nécessairement un jeune taleb. Et quand il s'agit de changer une fois encore son costume – on peut supposer que ce n'est pas pour déplaire à Isabelle...-, c'est pour passer du costume « algérien » mal vu dans la palmeraie de Kenadsa, au costume marocain : « En effet, les Marocains abhorrent les Algériens, qu'ils considèrent comme des renégats » (p.184) et elle développe cette information à partir de ses propres convictions :

« Et voilà que ce soir, pour sortir, je me suis transformée en Marocain, quittant le lourd harnachement des cavaliers algériens pour la légère *djellaba* blanche, les savates jaunes qu'on chausse sur les pieds nus, et le petit turban blanc sans voile, roulé en auréole autour d'une *chechiya* » (p.185).

Lorsqu'elle est parfois effrayée par sa solitude, surtout après ces accès de fièvre qui l'obligeront à retourner à Aïn Sefra, elle restitue cela par un passage où s'entremêlent féminin, pour dire ses angoisses concrètes : « j'étais seule, seule dans ce coin perdu de la terre marocaine... » et masculin, pour dépasser cet état contingent vers une sorte de vérité d'ordre général :

« Etre seul, c'est être libre, et la liberté était le seul bonheur nécessaire à ma nature. Alors je me dis que ma solitude était un bien » (p.244).

On voit donc, dans ce double reportage qu'est *Sud Oranais*, combien le costume et le comportement – Isabelle a toute une gestuelle masculine et des habitudes musulmanes-, sont liés à la manière de s'énoncer au masculin ou au féminin. C'est cette énonciation sur laquelle nous voudrions nous attarder.

### ***Une énonciation narratrice oscillant d'un genre à l'autre***

Nous avons vu précédemment que les *Journaliers* commencent par une énonciation massivement masculine. Si cette manière de se dire est dominante, elle n'est pas, néanmoins aussi systématique qu'on a pu le dire et un seul exemple montrera l'oscillation d'un genre à l'autre plutôt que le choix constant du masculin. Le 15 août 1901 à Marseille, dans un état particulièrement désespéré, elle écrit, à quelques lignes de distance :

« M'en aller, vagabond et libre, comme je l'étais avant même au prix de n'importe quelle souffrance nouvelles ! (...) m'embarquer humble et inconnue et fuir, fuir enfin pour toujours (...) Certes, je ne suis venue ici que pour pleurer, pour regretter, pour me débattre dans l'obscurité et ses angoisses, pour souffrir, pour être prisonnière ! A quand le départ radieux ? » (pp.190-191)

Dans *Au pays des sables*, brèves inspirées de son premier long séjour au Sahara, en 1902, on retrouve cette même variation d'un genre à l'autre. Comme ces textes sont plutôt des nouvelles journalistiques qui ont été publiées dans la presse algéroise et métropolitaine, on peut penser que le jeu est en partie de la séduction et du mystère vis-à-vis des lecteurs, plus conscient que dans ses écrits intimes. Nous en prenons quelques exemples révélateurs dans les quatre premiers textes du recueil.

Dans le premier texte qui a donné son titre à l'ensemble, la journaliste transmet son amour de l'âme du désert, d'autant qu'elle écrit alors qu'elle est éloignée de sa « patrie d'élection » et dans son « souvenir nostalgique d'exilé » (p.14). Le texte suivant évoque un morceau haut en couleurs et pittoresque de la littérature exotique dont I. Eberhardt se tire bien car elle n'est pas simple observatrice mais « acteur » et donc percevant des détails qu'un œil extérieur ne verrait pas. Dans ce « reportage », elle privilégie le « nous » qui masque la différence sexuelle au profit du masculin et qui, en même temps, s'accorde avec son besoin d'intégration, au cœur de sa quête. Elle privilégie aussi les verbes actifs qui dispensent du participe passé et de ses fameux accords. Une seule phrase laisse « voir » sa présence, au masculin, dans une activité impensable pour une femme :

« Toute la folie contenue, toute l'épouvante aussi des chevaux se donnent enfin libre cours, et ils fuient, ils fuient comme s'ils ne devaient plus s'arrêter jamais. L'ivresse de toutes ces âmes violentes et sincères m'a gagné, et, comme les autres cavaliers, j'achève de me griser dans la course folle » (p.21).

Le troisième texte, « Soir de ramadan » est très intéressant car évoquant, avec beaucoup de retenue, les premiers temps d'amour avec Slimène, il est entièrement au féminin : « où j'étais allée me perdre un matin » (p.26) – « Et moi, mélancoliquement, je prolongeais mon

jeûne, fascinée par le spectacle unique d'El Oued »(p.27) – « Là, sur cette pierre, j'étais assise, un soir déjà obscur » et plus loin :

« C'est aussi de cette tranquille demeure de Salah ben Feliba qu'après la nuit folle du vingt-huit janvier, passée en des caresses furieuses de part et d'autre et qui fut la dernière que j'étais destinée à passer sous mon toit, je partis, mélancolique, me sachant déjà exilée, mais bien calme, pour la sinistre Behima » (p.28).

On notera que le « nous » peut se masculiniser non pas grammaticalement mais du point de vue vestimentaire lorsqu'Isabelle parle du burnous, vêtement d'homme (p.31) ou lorsqu'elle évoque une occupation qui ne peut être que masculine et où elle est incluse comme « Dans la dune » où il est question de « huit hommes ». Clin d'œil au lecteur que la mention du burnous accompagnée d'un participe passé au féminin ?

« Etouffant dans mon burnous sur lequel le sable continuait de tomber en pluie, tenue éveillée par les hennissements de frayeur et les ruades de mon pauvre cheval (...) je ne parvins plus à me rendormir » (p.39).

Deux autres féminins suivront. Mais dans les dialogues du même texte, avec des hommes rencontrés, tout bascule au masculin : « tu es musulman... nous sommes frères » et la journaliste d'enchaîner :

« J'éprouvai une joie intense à trouver en ces nomades des confrères : entre adeptes de la même confrérie l'aide mutuelle et la solidarité sont de règle. Eux aussi portaient en effet le chapelet des Kadriya » (p.43).

Toute la scène se poursuit au masculin et sous les signes des indices et objets du « véritable Soufi ». L'histoire ne peut s'achever que par une reconnaissance identitaire par l'autre que l'on veut comme « frère » :

« -Comment t'appelles-tu ?  
- Mahmoud ben Abdallah Saâdi.  
- Ecoute, Mahmoud, si je ne t'adoptais pas, moi aussi, pour frère, si nous ne l'étions pas déjà par notre *cheikh* et notre chapelet, et si je ne voyais pas que tu étais un *taleb*, je me serais mis fort en colère au sujet de ta demande ... » (p.46)

Il semble qu'ici le masculin vise à renforcer toute la crédibilité de l'informateur qu'est la journaliste aux yeux de son lecteur et à obtenir une information inédite. Mais, en même temps, la journaliste s'affirme comme reconnue par ceux qu'elle veut siens ; ce que confirme bien la fin de l'histoire que le nomade lui a confiée : « Nous nous étions roulés dans nos *burnous* (...) lui, le nomade (...) moi, la solitaire, que son idylle avait bercée » (p.55).

Dans le choix même des personnages de ses fictions et reportages, nés de sa vie ou de ses rencontres, les personnages qui « collent » le plus à ce qu'elle était et à ce à quoi elle aspirait sont des hommes. Trois exemples peuvent en être donnés : le héros de son roman, *Trimardeur*<sup>12</sup> ; « Le Major » et « L'Anarchiste » d'*Au pays des sables*. Il s'agit, à chaque fois, de jeunes hommes idéalistes, russes ou français, Dmitri Orschanow, Jacques le major et Andreï Antonoff. Le premier fait tout un parcours de sa Russie natale au port de Marseille, les deux autres pour d'autres raisons mais comme lui, se retrouvent en Algérie. Ils découvrent une autre vie dans ce pays mais leur sympathie pour le peuple arabe les met au ban de leur société et ils repartent ou meurent. Certains de ces personnages sont plus proches que d'autres de l'écrivaine mais la ligne majeure est toujours celle du difficile passage entre deux civilisations et deux cultures non du fait de l'individu mais du fait de l'étroitesse d'esprit des sociétés.



Si Isabelle Eberhardt peint plus volontiers et avec une grande connaissance et familiarité les milieux masculins, les seuls qu'elle ait vraiment connus, son œuvre est également traversée de portraits ou de silhouettes féminines. On peut y relever trois constantes qu'il faudrait affiner dans une étude plus détaillée.

Les Françaises ou Européennes de la colonie sont brocardées et tournées en ridicule, particulièrement au moment du procès, de ses séjours à Marseille et des écrits à Ténès puisque c'est alors qu'elle les a le plus côtoyées.

Les Algériennes sont vues et « croquées », rarement individualisées, avec la commisération et la sympathie qui caractérisent le regard d'Isabelle Eberhardt dès qu'elle observe et décrit le peuple colonisé. Elle voit leur gloire, elle voit aussi leur misère. Elle admire leur port, même avec des guenilles mais elle ne donne pas dans l'exotisme facile, sachant combien cela est faux. Elle sait aussi être acerbe.

Mais son écriture de prédilection lorsqu'elle évoque plus longuement et positivement des femmes est pour des marginales ou des exceptionnelles. Les portraits de prostituées sont d'une grande humanité et sont très nombreux, ce qui s'explique aussi par le mode de vie d'Isabelle Eberhardt. C'est un milieu qu'elle a côtoyé et dont on peut penser qu'il la fascinait à cause de l'hypocrisie de sa mise à l'écart.

Les femmes exceptionnelles, ce sont les maraboutes. Ainsi cette brève consacrée à Lella Khaddoudja dans Sud Oranais, belle histoire que lui conte Ba Mahmadou et à partir de laquelle, elle rêve :

« A mon tour je me mets à rêver à cette Lella Khaddoudja inconnue, et qui a sans doute une âme un peu aventureuse, puisqu'elle a rompu, de sa propre volonté, avec la routine somnolente de la vie cloîtrée de ses pareilles, pour aller ailleurs recommencer une existence nouvelle, sous un autre ciel.

Que s'est-il passé dans le cœur de cette maraboute voyageuse ? » (p.198)

Celle qui se détache est, bien sûr, Lella Zeyneb de la zaouïa d'El-Hamel à Bou-Saada et qu'elle évoque dans ses *Journaliers* : si elle brille par l'absence de son portrait, elle illumine la vie d'Isabelle par son enseignement sur lequel celle-ci reste très discrète : « De ce voyage, rapide comme un rêve, de Bou-Saada, je suis revenue plus forte, guérie de la malade langueur qui me minait à Alger... » écrit-elle le 7 juillet 1902, de retour à Ténès. Ce passage ouvre un long paragraphe sur le sens de son nomadisme qui est recherche mystique : « Cette idée amènerait à penser que la vraie figure de ce grand Univers est à jamais insaisissable et inconnue... Cette figure absolue serait en effet la *face de Dieu*... » (p.231)

Dix-huit mois plus tard, le 31 janvier 1903, Isabelle note son passage à Bou-Saada :

« Hier, nous sommes rentrés d'El-Hamel vers 3 heures du soir, Ben Ali et moi.

Toutes les fois que je vois Lella Zeyneb, j'éprouve une sorte de rajeunissement, de joie sans cause visible, d'apaisement. Je l'ai vue hier deux fois dans la matinée. Elle a été très bonne et très douce pour moi et a manifesté la joie de me revoir. (...)

Tout – et moi-même – est changé radicalement.... » (pp.258-259).

Que dire de plus ? Isabelle Eberhardt fut certainement une femme rebelle qui, en empruntant le costume, la gestuelle et la vie d'un jeune étudiant musulman, a trouvé une voie pour se retrouver elle-même, au-delà du plaisir qu'elle devait avoir à tromper un certain nombre de personnes car il ne faut pas oublier que nous avons affaire à une jeune femme, entre ses 20 et 27 années, qui était gouailleuse et aimait aussi faire des farces ! Femme

rebelle oui mais dont la révolte a été profondément individuelle, ne cherchant ni à faire des adeptes, ni à fédérer autour d'elle des émules, fidèle à la devise adoptée à son adolescence : « J'irai solitaire jusqu'à ma mort ». Cette révolte s'est traduite par le refus des conventions, la recherche, par le déplacement et le voyage, d'un autre sens à la vie et à la mort qui hante ses écrits, une recherche de spiritualité. L'ambivalence du féminin au masculin que nous avons voulu suivre est exemplaire, dans la complexité de sa pratique de l'authenticité de sa démarche qui veut, à la fois, vivre en marge et vivre en vérité. C'est après sa première visite à Lalla Zeyneb à la zaouïa d'El-Hamel que nous venons d'évoquer qu'elle note, dans son journal, ce passage si souvent cité car emblématique de ce que l'on croit comprendre de cette personnalité complexe :

« Nomade j'étais quand, toute petite, je rêvais en regardant la route, la blanche route attirante qui s'en allait, sous le soleil qui me semblait plus éclatant, toute droite vers l'inconnu charmeur... nomade je resterai toute ma vie, amoureuse des horizons changeants, des lointains encore inexplorés, car tout voyage, même dans les contrées les plus fréquentées et les plus connues, est une *exploration*. » (p.231)

On peut dire qu'en adoptant un mode de vie au masculin, sans renier son rôle féminin sexué, en le faisant dans une autre culture, Isabelle Eberhardt a véritablement franchi des frontières dans le contexte de son époque. Contrairement à ses consœurs d'Europe adoptant le vêtement masculin, elle a choisi, avec le vêtement, un autre mode de vie, une autre civilisation, une autre spiritualité. Les photographies que l'on a d'elle, très connues aujourd'hui, font bien la différence entre l'apparat et l'intégration : tenue d'apparat, celle qui est la plus souvent reprise en couverture de ses œuvres ou en blason d'articles la concernant ; tenue d'intégration, plus bouleversante parce que plus modeste et proche du quotidien, celle de la photo que Robert Randau légende comme étant la dernière où on la voit dans une tenue beaucoup moins prestigieuse et plus commune, assise contre un mur, cigarette à la main et regardant à terre.

---

<sup>1</sup> - Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu ont édité pour le centenaire de la mort de l'écrivaine, ses principaux écrits aux éditions Joëlle Losfeld, coll. Arcanes, entre 2002 et 2004. La citation figure au verso de *Journaliers* (2002)- *Au pays des sables* (2002) - *Amours nomades* (2003) - *Sud Oranais* (2003). Enfin *Silhouettes d'Afrique* (2004). Travaillant depuis de nombreuses années sur les traces et les textes d'I.E., ils ont publié d'autres ouvrages la concernant chez Liana Levi et chez Payot.

<sup>2</sup> - Voir la note précédente sauf pour *Trimardeur* où nous utilisons la réédition tunisienne, Cérès éditions, 1997, coll. « contemporains en poche ».

<sup>3</sup> - *Isabelle Eberhardt*, Textes présentés par Simone Rezzoug, Alger, OPU, « coll. Classiques maghrébins, 1985, p.21 et sq.

<sup>4</sup> - Il a consigné ses souvenirs dans un ouvrage, *Isabelle Eberhardt, Notes et souvenirs*, édité à Alger par les éditions Charlot en 1945. Précieux document que nous utilisons.

<sup>5</sup> - Cf. la p. 246 des *Journaliers*, datée du 11 décembre 1902 : passage très intéressant sur la nécessité du « travail littéraire ».

<sup>6</sup> - Robert Randau, *op.cit.*, pp.177 à 179.

<sup>7</sup> - *Ibid.*, p.38.

<sup>8</sup> - *Ibid.*, pp.109-110. Doyon donne la date du 27.

<sup>9</sup> - *Au pays des sables*, éd. Joëlle Losfeld, collection « Arcanes », 2002. Postface de Jean-René Huleu, « Autoportrait de l'auteur en cavalier arabe... », p.175.

<sup>10</sup> - R. Randau, *op. cit.*, p.50. Juste avant, on a un autre portrait d'Isabelle : « Son compagnon, élégant et mince, cavalier en tunique de haïck, en burnous fin d'une blancheur immaculée, chaussé de *mestr* de spahi, avait des yeux noirs et d'un éclat singulier, le visage blême, les pommettes saillantes et le poil roux. Sous le turban, près des oreilles, et autour des lèvres décolorées, la peau avait les tons jaunes et translucides du parchemin. » (p.49) Sur la réalité du vécu du couple, lire *Journaliers* et la p.132-133, où elle se donne des conseils à elle-même pour ne pas compromettre « le bonheur de notre ménage ».

<sup>11</sup> - On remarquera que dans les passages ajoutés par V. Barrucand (que les éditeurs ont pris la peine de mettre en italiques. On ne reviendra pas sur ce trafic de textes auquel s'est livré celui qui, malgré tout, a permis que reste connue I.E.), il y a « rétablissement » du féminin.

---

<sup>12</sup> - Réédition à Tunis, Cérès-éditions, coll. « Contemporains de poche », 1997, qui reproduit la version du roman publiée en 1922 chez Fasquelle avec la 3<sup>ème</sup> partie réécrite par V. Barrucand. Elle n'est, pour l'instant, pas accessible dans une éd. de poche en France.